

COLLECTION «BEST-SELLERS»

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DÉJÀ DEAD, 1998

DEATH DU JOUR, 1999

DEADLY DÉCISIONS, 2000

VOYAGE FATAL, 2002

SECRETS D'OUTRE-TOMBE, 2003

LES OS TROUBLES, 2004

MEURTRES À LA CARTE, 2005

À TOMBEAU OUVERT, 2006

ENTRE DEUX OS, 2007

TERREUR À TRACADIE, 2008

LES OS DU DIABLE, 2009

L'OS MANQUANT, 2010

LA TRACE DE L'ARAIGNÉE, 2011

SUBSTANCE SECRÈTE, 2012

PERDRE LE NORD, 2013

TERRIBLE TRAFIC, 2014

MACABRE RETOUR, 2015

DÉLIRES MORTELS, 2016

PETITE COLLECTION D'OS, 2017

LA MORT SANS VISAGE, 2020

LES OS DU PASSÉ, 2021

KATHY REICHS

DOSSIERS
NON RÉSOLUS

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas et Stéphanie Leigniel



Titre original : Cold, Cold Bones
© Temperance Brennan, L.P., 2022

Traduction : Dominique Haas et Stéphanie Leigniel
Révision linguistique et correction d'épreuves : Anne-Marie Théorêt
Mise en pages : Édiscript enr.
Conception de la couverture : Luc Gervais
Photo de la couverture : Unsplash
Photo de l'auteure : Marie-Reine Mattera

Dépôt légal : 4^e trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2022
ISBN 978-2-924910-23-8

*Celui-ci est pour les sœurs négligées
jusqu'à maintenant :
Sue Weber
Laurel Toelle
Renate Reichs*

Revenir à l'endroit d'où on est
parti n'est pas la même chose que
de n'être jamais parti.

— Terry Pratchett

Chapitre 1

Tout a commencé avec un œil.

La pupille était aussi énorme qu'une prairie du Texas, l'iris couleur de jean délavé. Des capillaires carmin se ramifiaient sur la sclère d'un blanc jaunâtre.

J'y reviendrai plus tard.

Dimanche 30 janvier

— Fais attention ! Tu vas te faire mal.

— Ça va, je la tiens.

Malgré le froid et l'humidité, j'avais les paumes moites. D'ailleurs, je ruisselais littéralement de sueur.

Je n'avais pas plus tôt prononcé ces mots que la boîte m'a glissé des mains. *Boum !*

— Merde !

Katy a laissé échapper un soupir agacé et reposé la lampe qu'elle tenait, un grand bidule en forme d'Alice au Pays des merveilles avec un cou démesuré, tordu.

— Tu as vu ce qui est écrit dessus ?

Comme si je ne le savais pas, elle me l'a lu :

— LI-VRES. Qu'est-ce que tu crois que ça veut dire, maman ?

Nous trimions depuis des heures, et non seulement nous étions en nage, mais nous n'en pouvions plus, nous en avions ras-le-bol de toute cette histoire. Et nous étions à cran.

— C'est une boîte de bouquins, a-t-elle lâché sèchement.
Et quelle est la caractéristique d'une boîte de bouquins?

Cela prononcé les dents serrées.

Je n'ai pas répondu.

— C'est lourd!

— On va faire une pause pour le dîner.

— Oui, faisons ça.

Nous avons sauté de l'arrière du camion. Katy a récupéré sa lampe et traversé un petit bout de pelouse exterminée par l'hiver, en direction du bungalow en brique des années cinquante dont la porte d'entrée était grande ouverte. Je l'ai suivie à l'intérieur, pour la trente-millième fois de la journée, et j'ai refermé la porte rouge vif derrière moi.

Tandis que Katy montait les quelques marches avec son drôle de luminaire, j'ai pris le couloir qui menait à la cuisine. D'un modernisme surprenant vu l'extérieur vieilli de la baraque. Des comptoirs en marbre, un éclairage digne d'une salle d'opération, un engin extravagant destiné à faire le café, un bar et une batterie d'électros en inox dernier cri.

J'ai mis le cap sur le frigo Sub-Zero grand comme un wagon de marchandises et sorti deux cannettes de boisson gazeuse que j'ai posées sur l'îlot central près d'un sac de bouffe à emporter. J'ajoutais des serviettes en papier pour faire chic quand Katy a réapparue.

Elle a vu le sac, et son visage s'est illuminé.

— Je t'en supplie, dis-moi que tu as fait un arrêt au Rhino.

— J'ai fait un arrêt au Rhino. Je t'ai pris ton préféré.

— Celui au bœuf salé?

— Oui m'dame. Et un sicilien pour moi. Froid.

Les mains lavées, nous avons déballé nos sandwiches et ouvert nos cannettes. Nous mangions comme des vrais petits cochons quand Katy a demandé :

— Et ton dos, ça va?

— Un charme.

Sauf que mes lombaires me faisaient quelque peu sentir leur mécontentement à la suite des activités du matin.

— Tu devrais vraiment me laisser les trucs lourds.

— Parce que je suis une intello scientifique et que tu es une militaire endurcie?

- Étais.
- Alléluia !
- Quoi ? Tu n'as pas apprécié que je serve mon pays ?
- Oui, j'ai apprécié que tu serves ton pays. Moins que tu le fasses essentiellement dans une zone de combats.
- Généralement, c'est en ça que ça consiste, de servir son pays.

À la suite d'une période post-universitaire que je qualifierais, par gentillesse, d'incertitude, ma naïve et casse-cou de fille avait fait un virage à 180 degrés et répondu à l'appel de l'Oncle Sam. Génial, m'étais-je dit. Elle va trouver sa voie, apprendre l'autodiscipline. C'est une femme, elle ne sera pas exposée au danger. D'accord, c'était une attitude sexiste. Mais il s'agissait de ma petite fille blonde de vingt ans et des poussières qui grimpait dans un bus pour le camp d'entraînement.

Et puis les règles ont changé, les femmes ont été autorisées dans les tranchées. Des hordes de dames ont épaulé leur M16 et sont allées combattre aux côtés de leurs frères d'armes.

Après sa formation de base au combat, ma fille aux cheveux blonds a choisi la spécialité professionnelle 11B. L'infanterie. L'engagement de Katy sous les drapeaux m'a renvoyée à des acronymes et à un jargon militaire qui m'étaient familiers du temps où mon ex, Pete, était un Marine, et que je n'avais plus entendus depuis.

En une nanoseconde, enfin, c'est ce qu'il m'a semblé, Katy s'est retrouvée expédiée en Afghanistan pour rejoindre une troupe de combat. Pas génial. Plein de journées d'angoisse et de nuits sans sommeil. Mais son déploiement s'est bien passé, et douze mois plus tard, elle est rentrée à la maison avec juste une petite cicatrice sur la joue.

Ma fille appréciait la vie dans l'armée. Quand son enrôlement est arrivé à terme, à ma grande consternation, elle s'est réengagée. À ma plus grande consternation encore, elle a signé pour un autre déploiement au Moyen-Orient. *Hello darkness, my old friend.*

Mais c'était du passé, à présent. Fini l'insomnie. Enfin, presque.

L'automne dernier, Katy a décidé de ranger bottes et barda et de retourner à la vie civile. Elle a été démobilisée

avec les honneurs, et, à ma grande surprise et pour mon plus grand plaisir, elle a décidé de s'installer à Charlotte. Au moins pour un temps. Pourquoi ? Elle n'a pas voulu le dire.

Elle refuse aussi fermement de parler de son engagement sous les drapeaux. De ses amis. De ses missions à l'étranger. De la cicatrice. Alors on agit comme avec son ancien employeur : ne rien demander, ne rien dire.

Nous avons mangé sans parler pendant un moment. Puis Katy a rompu le silence.

— L'intello scientifique s'occupe-t-elle en ce moment d'un tas d'os qui sort de l'ordinaire ?

— Quelques-uns.

D'un doigt recourbé, Katy m'a fait signe de développer. Un doigt maculé de moutarde créole jaune brillant.

— La semaine dernière, une grange a entièrement brûlé. Dans les décombres refroidis, les pompiers ont trouvé les restes de deux chevaux et d'un homme adulte, trois carcasses calcinées au point que toute identification était impossible.

— Sale affaire pour les chevaux.

— Sale affaire pour tout le monde.

— Laisse-moi deviner. Fred le fermier était fumeur.

— Le corps n'est pas celui du propriétaire.

— Tu as identifié le type ?

— J'y travaille.

— Et les chevaux ?

— Chuckie et Cupcake.

— Des chevaux de valeur ?

— Non.

— Bizarre.

— Le plus bizarre, c'est que l'homme avait pris une balle entre les deux yeux.

— Ouah. Quelqu'un a sorti l'artillerie lourde.

Katy s'est tue de nouveau, pensant à des impacts de balles. Peut-être à des chevaux. Ou à de la moutarde créole.

Je suis anthropologue judiciaire. J'en réfère aux coroners et autres médecins légistes qui ont besoin d'aide pour les cadavres qui ne se prêtent pas à une autopsie standard – les corps décomposés, démembrés, brûlés, mutilés, momifiés ou à l'état de squelette. J'aide à retrouver ceux qui ont eu la malchance de mourir loin de chez eux ou d'un lit

d'hôpital. Je rends leur nom aux anonymes. Je détermine le moment de la mort et le sort infligé au cadavre. J'envisage les causes possibles du décès : suicide, homicide, accident ou mort naturelle.

Mon boulot n'avait rien à voir avec celui des autres parents que Katy a croisés en grandissant. J'étais différente, mais ça lui allait. À l'adolescence, elle s'est mise à me poser des questions. Je lui disais certaines choses, j'en gardais pour moi. J'en gardais *beaucoup* pour moi.

D'après mon expérience, le monde est divisé en deux camps : ceux que ma profession fascine, et ceux qu'elle rebute. Katy, pas du tout âme sensible, a toujours fait partie du camp des fascinés.

J'ai levé les yeux. Ceux de Katy regardaient à travers moi, concentrés sur un point au loin dans la pièce. Loin dans le temps ? Je ne lui ai pas demandé de me livrer ses pensées. J'ai attendu qu'elle reprenne la parole.

— Quel est le RAPSIT concernant *Monsieur le détective* ?*

— Le RAPSIT ?

— Le rapport de situation.

Ma fille m'interrogeait sur le lieutenant-détective Andrew Ryan, un ex-flic des crimes contre la personne à la Sûreté du Québec avec qui je partage présentement ma vie. À Montréal et à Charlotte. *C'est compliqué*.*

— Ryan ? ai-je demandé.

— Non. L'inspecteur Clouseau, a-t-elle répondu en levant au ciel ses yeux très verts.

— Ça va.

— C'est très convaincant, *ça*.

— Non, vraiment. Ryan a passé Noël ici. Vous vous êtes ratés d'un cheveu, tous les deux.

— Il a pris sa retraite, non ? Il travaille comme détective privé ?

— Oui.

— Il est où, en ce moment ?

— Sur une affaire, à l'île de Saint-Martin.

— Dure-dure, la mission.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Il prend un coup de soleil rien qu'en regardant une plage. Une peau de Canadien, tu vois le genre.

— Il est souvent parti?

— Oui.

— Sur quoi enquête-t-il en tant que «privé»? a-t-elle demandé en dessinant des guillemets en l'air.

— Sur un cas de voilier échoué et d'une réclamation d'assurance.

— Ça n'a pas l'air passionnant.

— Comme la plupart de ses affaires.

J'ai mastiqué une autre bouchée de mon sandwich et nettoyé une tache de vinaigre de vin sur le devant de mon t-shirt. J'ai regardé furtivement Katy. Elle m'avait interrogée sur *ma* vie amoureuse. Pourquoi pas?

— Alors, ai-je fait sur un ton aussi banal qu'une balade dominicale au bord de la mer. Une idylle dans ta vie?

Katy a lâché ce que d'aucuns qualifieraient de gros rire gras. Je n'ai jamais très bien su à quoi ça pouvait ressembler.

— Une idylle? Tu as vraiment utilisé ce mot-là? Dans le sens de: est-ce que j'ai un soupirant? Un amoureux? Un chevalier servant?

— Tout le monde parle d'idylle.

— Les gens de quatre-vingts ans, oui.

— Et si je disais...

— Laisse tomber.

Le changement de ton de Katy a déclenché un signal d'alerte. Mais on plaisantait, là. Non?

J'allais changer de sujet quand Katy a plissé les yeux d'une façon qui ne m'a pas plu.

— Je viens de passer huit ans dans l'armée, maman. J'ai fait la guerre. J'ai vu des membres arrachés, des têtes explosées, des organes répandus autour de gens qui se vidaient de leur sang. J'ai vu mourir des petits enfants. La dernière chose à laquelle je crois, c'est l'amour.

— Je ne voulais pas te blesser, ai-je dit, sans comprendre vraiment comment j'y étais arrivée.

Mais je crois que vous commencez à voir le tableau. Depuis son retour, ma fille est plutôt chatouilleuse, et je marche sur des œufs.

Elle s'est adossée à sa chaise et s'est passé les mains sur le visage.

— Pardon. Je suis fatiguée. C'est ce maudit déménagement, c'est tout.

— C'est fou ce qu'un aussi petit camion peut transporter, ai-je dit sur un ton léger.

Katy a levé sa paume dans ma direction. En dépit de la pellicule grasseuse jaune, je lui ai tapé dans la main.

— Allez, on va terminer ça, a-t-elle proposé.

— Allons-y.

Nous avons remballé les restes de nos sandwiches et les avons remis dans le sac en papier. Nous retournions vers la porte quand Katy a demandé :

— Tu en as déjà rencontré un ?

J'étais perdue.

— Un quoi ?

— Un Sicilien froid ?

Aucune réponse ne me venait à l'esprit.

— Je suis sortie avec deux spécimens, a-t-elle dit. Chauds comme la braise, l'un comme l'autre.

Je n'allais certainement pas enchaîner là-dessus.

Les boîtes restantes et les meubles nous ont encore pris trois heures. Un fauteuil surdimensionné a bien failli ne pas réussir à rentrer. Avec une profusion de jurons et de manœuvres, et un petit coup de main d'un gars à l'air louche qui passait par-là, nous avons finalement réussi à lui faire franchir la porte.

Comme on aurait pu croire en nous voyant, et en nous sentant, aussi, que nous avons passé la journée dans un abri souterrain, souper à l'extérieur n'était pas une option. Katy n'ayant aucune idée de la boîte dans laquelle se trouvaient son savon et ses serviettes de bain, elle a accepté mon invitation à venir prendre sa douche et manger chez moi, à l'Annexe, mais elle a insisté pour revenir dormir dans ses nouveaux pénates.

Je me suis rappelé mon premier appartement, avec le matelas posé à même le sol et le fauteuil Papasan de l'Armée du Salut, et je comprenais, aussi n'ai-je pas tenté de l'en dissuader. Elle allait prendre le temps de fermer et me suivrait dans sa propre voiture.

Bien avant l'ère des codes postaux, les braves citoyens de Charlotte aimaient distinguer les différents quartiers de leur ville. Chacun était gratifié d'un nom et de toutes sortes d'histoires. Plaza-Midwood. Tryon Hills. Eastover. Dilworth. Cherry. Cet usage n'obéissait peut-être pas toujours aux raisons les plus pures. Néanmoins, les vieilles coutumes ont la vie dure. Tandis que la ville croissait, que de nouveaux projets domiciliaires naissaient et que d'anciens quartiers s'embourgeoisaient, les nouveaux recevaient eux aussi des surnoms accrocheurs, des étiquettes faites pour séduire les amateurs d'immobilier. NoDa. South End. Piper Glen. Ballantyne.

La maison de Katy se trouvait dans un quartier ancien baptisé Elizabeth, un mélange de bungalows avec grande galerie, entrecoupés d'énormes maisons en brique et de condos hors de prix résultant de la démolition de demeures pittoresques mais vieillottes. Des grands pins, des chênes à feuilles de saule et des magnolias ombrageaient les charmants trottoirs soulevés de-ci de-là par les racines.

Mais Elizabeth n'est pas un quartier uniquement résidentiel. L'artère principale accueille le Visulite, le premier cinéma de la ville récemment reconverti en salle de concerts. Ses rues proposent une collection éclectique de restaurants, de bars, de boutiques et de *food trucks* fréquentés par les nantis comme par les fauchés.

Aucune description d'Elizabeth n'apparaît sans les qualificatifs « tendance » ou « branché ». C'est le genre de combinaison entraînement de soccer et covoiturage le jour/fête et vie nocturne qui explique l'attrait de ce quartier pour les jeunes professionnels. En plus du fait qu'il se trouve à un jet de pierre du centre-ville – ou haute-ville.

À titre d'information, certains habitants de Charlotte disent *uptown*, les autres préfèrent *downtown*. Les positions sur le sujet sont inébranlables et n'ont rien à voir avec la géographie.

J'habite à Myers Park, à un autre jet de pierre du centre-ville. Ses rues ombragées s'enorgueillissent d'un mélange de vieilles bâtisses géorgiennes ou coloniales, au coude-à-coude avec les nouvelles monstruosité à l'italienne, néo-classiques ou brutalistes qui ont remplacé des habitations démolies sur

des terrains trop petits. Et partout, des pelouses qu'on croirait taillées aux ciseaux à ongles.

Le prix au mètre carré est légèrement plus élevé à Myers Park que dans Elizabeth, mais les résidents sont généralement plus conservateurs. Davantage d'avocats et de banquiers, moins d'artistes et de poètes.

Le trajet a pris dix bonnes minutes. Il faisait nuit quand je me suis engagée dans l'allée circulaire de Sharon Hall.

Un mot sur ma maison, qui est assez peu conventionnelle.

Sharon Hall est un manoir du dix-neuvième siècle reconverti en immeuble d'appartements situé à un crachat du campus de l'Université Queens. Mon petit bâtiment indépendant est appelé l'Annexe. L'Annexe de quoi? Personne ne le sait. La petite structure de deux étages n'apparaît sur aucun des plans cadastraux d'origine. La grosse bâtisse y figure. Ainsi que la remise à calèches. Le jardin à la française et le carré d'herbes aromatiques. Mais pas l'Annexe. Visiblement, le petit édifice était un ajout sans importance.

Une fois, j'ai demandé le concours d'une historienne spécialisée dans l'architecture à l'UNCC. Elle a creusé mais n'a rien appris d'utile. Un four à céramique? Un cabanon de pêche? Un fumoir? Elle avait d'autres suggestions que j'ai oubliées. Je m'en fiche un peu. À peine cent dix mètres carrés, bien suffisant pour moi. À l'étage, une chambre et une salle de bain. En bas, la cuisine, la salle à manger, le petit salon et le bureau.

J'ai loué l'Annexe quand mon mariage avec Pete a implosé, et j'ai fini par l'acheter. Je n'y avais apporté aucune modification avant l'année dernière. Là, grosses rénovations. L'histoire avec Ryan. Bon, plus tard.

Arrivée chez moi, j'ai posé mon sac sur le comptoir et j'ai appelé Birdie. Nul chat n'est apparu.

Pas disposée à gérer un félin en rogne, je suis montée à l'étage, me suis dévêtue, et j'ai pris une très longue douche, bien chaude. Quand j'ai émergé, sentant le savon au *chai* et au lait de chèvre, le chat me regardait depuis le dessus du meuble de toilette, de ses yeux jaunes pleins de reproche.

— Je sais. Je suis partie plus longtemps que prévu. Je n'ai pas pu faire autrement.

Pas de réponse.

— Tu ne peux pas imaginer la quantité de trucs qu'elle avait.

Bon sang. Je présentais mes excuses à un chat.

Birdie a sauté par terre et s'en est allé sans un commentaire.

— Si c'est comme ça que tu le prends..., ai-je dit à la queue dédaigneuse dressée en l'air.

J'enfilais des vêtements sport quand une voix s'est fait entendre depuis le rez-de-chaussée.

— Je suis là!

— Je descends tout de suite.

Katy se tenait dans la cuisine, le visage tendu.

— Il y a une boîte devant ta porte.

— Oh non, ai-je dit en riant. Pas une autre boîte.

Je suis allée dehors et j'ai ramassé le paquet.

— Ça vient de qui? a demandé Katy, d'une voix bizarre.

— Aucune idée.

— Il y a une adresse d'expéditeur?

J'ai secoué la tête.

— Tu attends quelque chose?

De nouveau tendue, Katy est restée à distance. De moi, ou de la chose que je tenais dans les mains?

Soupçonnant que le paquet inattendu était la source du malaise de ma fille, je l'ai posé sur le comptoir, j'ai pris une Heineken dans le frigo et la lui ai passée.

— Détends-toi, lui ai-je dit, ennuyée à l'idée du sombre souvenir, quel qu'il soit, qui venait de se réveiller, et désireuse de l'apaiser. Je reçois souvent des colis. La moitié du temps, j'ai oublié que j'avais commandé quelque chose.

J'ai pris un couteau dans un tiroir, coupé le papier kraft et tranché le ruban adhésif. J'ai écarté les rabats et jeté un coup d'œil à l'intérieur.

J'en ai oublié de respirer.

Ma main a volé sur ma bouche.